

L'héritage de la chouette de Chris Marker
« Démocratie ou la cité des songes » (épisode 3)
(1989 – 26')

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « 3 / DÉMOCRATIE / ou / la Cité des Songes »

VOF – Certaines images sont porteuses de mémoire au-delà de ce qu'elles représentent. Ceci est un film réalisé clandestinement par des militants grecs en novembre 1968, sous la dictature, à l'occasion des obsèques de Georges Papandréou. La mort d'un homme d'État libéral autorisait pour la première fois une manifestation populaire et le film allait circuler dans toute l'Europe comme le premier tract de la résistance. Que ces images tremblées nous aident à ne pas oublier que l'année même où Paris jouait à la révolution, le Chili de Pinochet était là, à trois heures d'avion.

[école en visite au musée / Athènes 1988]

Un élève [transcription des sous-titres] – Ça servait à dire qui devait s'exiler.

Le guide – S'exiler pour ?

Élève – Dix ans.

Le guide – Oui, mais souvent, en cas d'erreur, on rappelait le banni. C'était fréquent, les erreurs judiciaires, même pour les gens importants. Où est Aristide ?

Élève – Le voilà. Aristide le Juste.

Le guide – Voilà les tessons qui ont servi à bannir Aristide. Aristide, fils de Lysimaque. D'un côté, nous avons une procédure démocratique, c'est important pour la cité, mais il arrive aussi que les Républiques se trompent, et condamnent de bons citoyens. Ceci est un morceau du vase... Tout ça venait d'un seul vase ou de n'importe quoi ? Ça venait de grands vases cassés. Et comment appelle-t-on ces bouts de pots cassés ?

Élèves – Ostrakon.

Le guide – Ostrakon. Et la procédure pour bannir les indésirables, c'est ?

Élèves – L'ostracisme.

Le guide – L'ostracisme. Bravo.

Elia Kazan [transcription des sous-titres] – La Grèce n'était pas une démocratie. 90% des Athéniens étaient des esclaves et 10% vivaient du travail des esclaves, la démocratie est un peu une légende. Ces 10% se réunissaient et légiféraient, mais ils avaient des armées, Spartes les menaçait, ils se battaient entre eux. Rien de nouveau. La démocratie grecque ne me bluffe pas. L'Amérique, elle, a une démocratie. Elle peut ne pas vous plaire, mais c'est une vraie démocratie.

Mihalis Sakellariou [transcription des sous-titres] – La première chose à garder en tête est qu'il n'y a pas de lien direct entre démocratie contemporaine et démocratie antique. De la fin de celle-ci à la Révolution américaine et à la Révolution française, 2'100 ans se sont écoulés. Il n'y a donc pas eu de lien direct. Mais quant aux résultats, ils sont essentiellement équivalents.

Cornelius Castoriadis – Il y a d’abord le mot lui-même, n’est-ce pas. Démocratie, *demos cratos*. *Cratos*, ça veut dire le pouvoir. *Demos*, c’est le peuple. Donc, la démocratie, c’est le pouvoir du peuple. Ça veut dire, déjà, dans la conception grecque, que c’est bien entendu pas le pouvoir d’une oligarchie. Ça veut dire aussi que le peuple exerce lui-même [le pouvoir]. C’est-à-dire, c’est une démocratie directe. Comment il l’exerce à Athènes, par exemple ? Eh bien, il l’exerce parce qu’il pose lui-même les lois. Toute loi est votée par l’assemblée, l’*ecclesia*, l’église, l’assemblée, chez les chrétiens, des fidèles, là, l’assemblée du peuple. Et ces lois sont votées avec la close fantastique : il a semblé bon au *demos* et à la *boulè*, c’est-à-dire au peuple et au conseil. On dit pas que c’est la vérité absolue. On dit pas que c’est Dieu qui a donné les tables de la loi. On dit, en ce moment-ci, les Athéniens ont cru bon de voter cette loi. Ce qui veut dire que 5 ans plus tard, ou 10 ans plus tard, ou 20 ans plus tard, on peut l’échanger.

Mihalis Sakellariou [transcription des sous-titres] – La *polis* est un type d’État très particulier, unique en son genre. Elle n’a rien à voir avec la « cité » qui est un phénomène postérieur. La *polis* est un État dont la particularité réside dans son lien avec une communauté humaine dont l’origine historique est antérieur à la cité. Cette communauté se développe autour d’un ensemble d’habitations, formant une agglomération. Elle se caractérise, ou se différencie, pour prendre un terme spécialisé, elle se différencie par le fait qu’elle participe à la *polis*. Ainsi, nous voyons que la *polis* ancienne, la cité-État, ne s’appelle pas, mettons, Athènes ou Sparte, mais LES Athéniens, LES Lacédémoniens.

Cornelius Castoriadis – Vers 1880, on a trouvé sur un papyrus la constitution des Athéniens, *Athênaiôn politeía* (335ca-322 av. J.C.). Or, tous les philologues ont traduit le titre de ce livre, et dans la collection de Budé, ça apparaît encore : la constitution d’Athènes. Pour les Grecs, pour Aristote, pour Thucydide quand il écrit la *Guerre du Péloponnèse* (431-411 av. J.C.), quand il parle de l’entité politique que nous appellerions Athènes, n’est-ce pas, il ne parle jamais d’Athènes. Athènes est une expression géographique. À tel moment Alcibiade est parti d’Athènes. Mais les Athéniens, cet hiver-là, ont décidé... Les Lacédémoniens ont décidé... C’est-à-dire, c’est le peuple lui-même qui est ce que nous appelons État, c’est-à-dire qui est le pouvoir politique. Alors que dans l’imaginaire politique moderne, nous ne sommes jamais sortis finalement de la conception qui a été créée par la monarchie absolue, c’est-à-dire qu’il y a là le pouvoir, quelque part, un monstre, hein !, le Léviathan comme a dit Hobbes. Ce monstre de temps en temps, n’est-ce pas, de sa grotte et demande 10’000 jeunes gens, 40’000 jeunes filles pour les manger, 100’000 personnes pour les tuer, etc., demande de l’argent, hein !, et tout le reste. Nous ne pouvons rien à l’égard de ce monstre. Ce que nous pouvons faire, c’est placer autour de sa grotte des barricades en papier qui s’appellent les constitutions, qui limitent les prérogatives de l’État.

Oswyn Murray [transcription des sous-titres] – Bien sûr, si on demandait à Aristote de placer dans une catégorie les « démocraties » du monde moderne, il ne parlerait pas de démocraties, mais d’oligarchies : on y est élu. En démocratie, on tire au sort. L’élection est oligarchique.

Cornelius Castoriadis – Chez les Grecs, il n’y a pas l’idée de la représentation. Encore une fois, personne ne dit que tout le monde peut, à tout moment, décider de toute chose. Ou bien il y a les spécialistes, ou bien il y a les magistrats. Mais il y a des magistrats, n’est-ce pas. Ces magistrats ne sont pas des représentants au sens que le peuple a dit « on leur délègue tout pouvoir pendant une certaine période », comme nous le faisons.

Mihalis Sakellariou [transcription des sous-titres] – La *polis* est un ensemble de citoyens. Ce n'est pas au-dessus des citoyens. C'est un ensemble de citoyens, et le citoyen est celui qui participe aux affaires publiques, c'est-à-dire aux affaires de tous. En termes abstraits, cela s'appelle la République.

Oswyn Murray [transcription des sous-titres] – La cité-État n'était pas... n'est pas une forme confortable de gouvernement, la démocratie d'Athènes : on a... six mille personnes, peut-être, et on doit s'adresser à elles, faire admettre chaque jour son point de vue particulier. Être politicien voulait dire, dans le monde classique, avoir une névrose, ou du moins une très grosse tête. Il fallait être capable... de maintenir une position quand vos auditeurs l'avaient peut-être oubliée. Et c'est pourquoi le démagogue était un rouage important de l'appareil gouvernemental. Il était extrêmement difficile – à moins d'avoir une personnalité agressive, un égo très développé – extrêmement difficile de garder l'énergie nécessaire pour persuader, jour après jour, semaine après semaine, les gens de la même vérité. Naturellement, nombre de démagogues ont échoué, changeant d'avis à l'occasion, et le peuple ne cessait de rejeter leurs conseils. C'est un monde sans ligne politique, sans parti et sans continuité, où l'individu doit décider chaque jour de son avenir. Un monde terrifiant...

Angélique Ionatos – Non seulement, ça devait être très violent, mais ça devait aussi être très vulgaire, et puis, par moment, des coups vaches. Ça, je suis persuadé. Je ne... D'ailleurs, c'est leur rendre aussi hommage à ces gens là que de leur donner leur... que de leur donner leur chair, à ces espèces de trucs. C'est comme les statues. Ils sont devenus blancs alors qu'ils étaient pleins de couleurs. Mais, je crois que à l'agora, ça devait être un peu le cirque aussi, à mon avis. Je ne sais pas. C'étaient des êtres humains, en chair et en os, avec leurs passions, avec leurs velléités, avec leurs... leurs intérêts, surtout. Et ça, ça n'a pas beaucoup changé probablement.

Michel Jobert – Ben, écoutez, ça c'est une bande de fripouilles, comme il y en a eu tout le temps. Bien entendu. Pourquoi voulez-vous qu'ils aient été plus vertueux à ce moment là, sous la simple raison qu'ils avaient pris la parole et qu'ils en connaissaient les ressources et le côté abusif ?

John Winkler [transcription des sous-titres] – Une des constantes qu'on voit, de la culture athénienne à la nôtre, est le système démocratique, mais ce qui me semble constant, c'est le bluff politique, l'hypocrisie, surtout en Amérique, de la part de nos politiciens, qui ne disent jamais la vérité, et aussi notre intérêt douteux pour leur vie privée, et même sexuelle. On trouve tout cela à Athènes. Il y a presque du maccarthysme dans la procédure dite *dokimasia*, où tout candidat désigné par vote ou tirage au sort à une charge publique, pouvait être contesté par n'importe qui : tout ragot pouvait être produit, donner lieu à enquête et procès. Or, à l'examen des documents sur les enquêtes dont nous disposons, il apparaît que ces contestations ne venaient que d'ennemis politiques. Ce n'était jamais moralement impartial. On ne blâmait pas un politicien pour sa moralité, mais on se servait de tout dans sa vie privée parce qu'on s'opposait déjà à lui.

Cornelius Castoriadis – Il y avait à Athènes une disposition que moi je trouve absolument extraordinaire, qui s'appelait *graphé paranomon*, accusation d'illégalité. Le *demos* ne se considérait pas omniscient. Le *demos* pouvait voter une loi, n'est-ce pas. Et ensuite, un citoyen pouvait traîner devant les tribunaux la personne qui a proposé cette loi en disant qu'il a proposé une loi qui est illégitime ou contraire à des lois plus fondamentales de la cité, ou à l'ensemble de l'esprit de la constitution des Athéniens, n'est-ce pas. Le *demos* ne se

considérerait pas comme omniscient. Il n'y avait pas ce que les modernes ont appelé la division des pouvoirs. Mais il y avait le fait qu'avec cette procédure, en un sens, le peuple pouvait faire appel de ses propres décisions devant une autre section de lui-même. Et il faut imaginer, vous avez un jour, c'est l'ecclesia, il y a le peuple et un habile orateur qui entraîne les gens, dans un moment passionnel, à voter quelque chose. Ça devient une loi, c'est vrai. C'est un des risques de la démocratie. Ce n'est pas moindre, d'ailleurs, avec le Congrès, ou le parlement ou n'importe quoi d'autre, ou le président de la République, bon. M'enfin ! Mais il y a le... le contrôle. Il y a la possibilité du contrôle. C'est-à-dire que le lendemain, dix jours plus tard, un citoyen va devant un tribunal qui est tiré au sort et qui est composé de 1'501 citoyens, qui lui délibère dans le calme et qui dit « Chris Marker ou Castoriadis a entraîné le peuple à voter une loi qui est illégitime. Il faut le condamner. » On le condamne. Et la loi est annulée de ce fait.

VOF – À vrai dire, c'était un tout autre nom qui était invoqué en 1988 pour entraîner le peuple.

Eva Touloupa [transcription des sous-titres] – Quelle conscience avaient les gens venus de l'arrière-pays, qui devaient laisser leurs travaux ? Ils recevaient... une indemnité, mais ils répugnaient à se rendre à l'Assemblée du peuple. On sait que les archers scythes marquaient les traîneurs avec une corde passée au vermillon, un minéral de l'île de Kéa (les Athéniens avaient le monopole de ce minéral), pour les salir. Les traîneurs étaient ainsi marqués de rouge, mais j'ignore si par d'autres textes, nous avons...

Mihalis Sakellariou [transcription des sous-titres] – Les gens sont moins parfaits que les systèmes et les idées. C'est ainsi les mêmes qui, en somme, allaient à l'Assemblée pour ne pas être marqués à la corde rouge, car ils payaient alors une amende, se passionnaient naturellement pour leur ville. Hors des assemblées régulières qui se tenaient à la Pnyx ou ailleurs, à part ces réunions officielles, ils discutaient politique entre hommes, sur les places, chez le barbier, au théâtre, donc ils se passionnaient pour leur ville, mais autrement. Peut-être se défoulaient-ils dans ces réunions privées...

Cornelius Castoriadis – Moi, je ne dis évidemment pas que la *polis* des Athéniens, enfin la cité des Athéniens, leur constitution-institution de la cité, c'est un modèle. Ce serait de la folie, non seulement à cause de la dimension physique, à cause d'une foule d'autres choses, n'est-ce pas. Je dis simplement que c'est un germe, c'est-à-dire que nous pouvons nous inspirer de cela pour essayer de penser autrement notre relation à la loi, notre relation à la collectivité, notre relation au pouvoir, bon ! Or, dans le domaine que nous discutons, ce germe signifie quoi ? C'est que les citoyens anciens considéraient effectivement que la communauté, la *polis*, était leur affaire. Ils se passionnaient pour cela, n'est-ce pas. Et que les individus modernes, c'est là que le bas blesse, ne se passionnent pas pour cela. D'où d'ailleurs, ce phénomène tout à fait caractéristique du monde moderne. Nous avons des longues périodes de plus ou moins grande apathie politique, pendant laquelle les affaires communes sont gérées par des politiciens professionnels. Et puis, nous avons de façon paroxystique, comme des crises, des révolutions. Parce qu'évidemment, les professionnels gérant le domaine politique sont... ont été trop loin ou ne... ce qu'ils font ne correspond plus à ce que la société veut. La société ne peut pas trouver des canaux normaux pour exprimer sa volonté. On est donc obligé d'avoir une révolution, une crise sous cette forme, n'est-ce pas. C'est-à-dire, l'activité politique dans les sociétés modernes ne peut se réaliser que sous cette forme paroxystique de crises qui surviennent tous les 10, 20, 40, 50, 70 ans etc. etc. Alors que dans, par exemple, dans l'histoire de la cité des Athéniens, nous avons à peu près trois siècles, je laisse de côté le

quatrième, qui est pour moi, en effet, le siècle où la démocratie s'atrophie, disparaît, dégénère, etc. après défaite de 404, la guerre du Péloponnèse, nous avons trois siècles où il y a des changements de régime, mais en tout cas, ces trois siècles sont caractérisés par la participation constante, permanente des citoyens dans le corps politique. Ça veut pas dire les 100%, mais les plus récentes études, celle de Finley¹ par exemple, montrent que quand une affaire importante était discutée dans l'assemblée du peuple à Athènes, ben il y avait 15-20'000 personnes, sur 30'000 citoyens. Il faut savoir ce que ça veut dire. Ça veut dire qu'il y avait des gens qui partaient à 2 h du matin, de Sounion, de Laurion ou de Marathon, pour être sur la Pnyx au moment du levé du soleil, quand les crétales commençaient, enfin annonçaient que la délibération était ouverte. Et ils faisaient ça pour rien. Le salaire ecclésiastique a été introduit beaucoup plus tard, n'est-ce pas. Et ils perdaient leur journée de travail, ils perdaient sommeil pour aller participer. Et ça il faut opposer avec une phrase qu'a très bien dite Benjamin Constant, vers 1820 déjà, quand il oppose la démocratie chez les modernes et la démocratie chez les anciens, où il dit à peu près cela, Constant était un libéral, il était pour la démocratie représentative, il était pour le suffrage censitaire, il pensait que les ouvriers, étant donné leur occupation, ne peuvent pas vraiment s'occuper de politique etc., donc il faut que les classes cultivées, bon... s'en occupent, il disait : de toute façon, pour nous autres, ce qui nous intéresse nous autres modernes, c'est pas de participer aux affaires publiques ; tout ce que nous demandons à l'État, c'est garantie de nos jouissances. Cette phrase a été écrite pendant les premières années de la restauration en France, il y a 160 ans, et elle dépeint tout à fait typiquement l'individu moderne. Il demande à l'État la garantie de ses jouissances. C'est tout !

[école en visite au musée / Athènes 1988]

Le guide [transcription des sous-titres] – Cette loi signifie que les Athéniens voulaient protéger de leur mieux leur régime démocratique ? Oui ? Ils l'ont illustrés en représentant une femme qui couronne le peuple.

Un élève – Le peuple est un homme ?

Le guide – Oui, il est représenté en homme.

Un élève – Elle lui donne une couronne ?

Le guide – Oui, et ainsi elle l'honore. En dessous, il ont inscrit la loi pour que les Athéniens la respectent, protègent la démocratie et n'instaure jamais une tyrannie.

Cornelius Castoriadis – Au V^e siècle, donc, c'est l'apogée. Et... puis, il y a la guerre du Péloponnèse. 431. Dans laquelle, le début de la guerre du Péloponnèse, c'est... c'est effectivement une tragédie. Thucydide le dit très bien. C'est-à-dire que peu importe les prétextes que les Lacédémoniens ont utilisés pour déclarer la guerre, la vraie cause de la guerre, dit Thucydide, c'était le fait que les Lacédémoniens ne pouvaient pas supporter la puissance croissante des Athéniens et ils ont considéré à un certain moment qu'il fallait arrêter cela. Il y a un admirable chapitre chez Thucydide, très moderne, où il dit comment les mots ont perdu leur sens. Parce que la guerre entre les Athéniens et les Spartiates en... la guerre du Péloponnèse, était en même temps une guerre civile. Les démocrates, dans toutes les cités, soutenaient les Athéniens, les aristocrates soutenaient les Spartiates, n'est-ce pas. C'était une guerre civile. C'était une guerre entre les démocrates et les aristocrates en Grèce, représentée par ces deux puissances. Et chaque fois que les Athéniens conquéraient une cité, ils installaient la démocratie, si je puis dire. Ils mettaient le *demos* au pouvoir. Et chaque fois que les Spartiates revenaient, ils réinstallaient les *oligoi*, les peu nombreux, c'est-à-dire les aristocrates, bon. Et Thucydide dit que même la langue a été complètement corrompue parce que les mêmes mots étaient utilisés par les deux parties contraires pour dire en apparence la

¹ Moses I. Finley, *Democracy Ancient and Modern*, London: Chatto and Windus, 1973.

même chose et en vérité des choses tout à fait contraires. Ça vous rappelle rien ça ? Hein ? Est-ce que M. Mengistu n'est pas un grand démocrate ? Ou est-ce que je ne sais pas qui, enfin etc., tout le monde est pour la démocratie, tout le monde est pour le socialisme, tout le monde est pour le bien commun et les mots ne veulent plus rien dire. Nous vivons une guerre civile en Occident qui a commencé je ne sais pas quand et qui a fait qu'il y a cette usure énorme du langage. Mais pour revenir aux Athéniens, à partir de ce moment-là, le *demos* des Athéniens n'est plus le *demos* de la grande époque. Euh !... Il y a une révolution oligarchique, le *demos* se réinstaure. Les Athéniens remportent encore une série de batailles. Ils font des choses fantastiques. Et puis, de plus en plus, on voit que le *demos* a cessé de savoir décider et finalement, c'est la catastrophe de 404 qui est dû à des erreurs des Athéniens, mais qui ne sont pas des erreurs au sens de calcul. C'est des erreurs politiques profondes qui sont commises pendant la dernière phase et qui sont toutes reliées à l'*ubris*. Au fait que... ne pas savoir se limiter, ne pas savoir dire que c'est jusque là qu'on peut aller et pas plus loin. Et ça, les Athéniens n'ont pas su le faire après 404. Et ça a été la fin de la démocratie et... Bon !

VOF – Les manifestants du 3 novembre 1968 avaient commencé par scander le nom de Papandréou, puis on avait entendu *eleftheria*, « liberté ». Mais le mot qui a finalement explosé de la foule, c'est celui qui parcourt tout cet épisode, *democratia*. Si l'on pouvait capter l'image de la démocratie que génère les peuples quand ils en sont privés, et la leur reprojetter comme une diapo une fois qu'ils l'ont reconquise. Ou bien faudra-t-il dire de la démocratie ce que quelqu'un a dit du bonheur, cette chose qui n'existe pas et qui pourtant, un jour, n'est plus.

[titre] « prochain épisode / NOSTALGIE / ou / le Retour impossible »